

L'EXTASE

Les distractions étaient variées au château de Compiègne lors des séjours annuels qu'y faisait la cour de Napoléon III.

Quand les hommes avaient chassé toute la journée, quand les femmes avaient changé de toilette quatre ou cinq fois pour se rendre, de chambre à chambre, de cérémonieuses visites ; quand on avait épuisé la gamme des lunchs, thés, goûters, encas, collations, et médit des gens qu'on savait mal en cour, on s'habillait pour le dîner ; puis on se groupait dans le salon des Cartes jusqu'au moment où l'empereur et l'impératrice, sortant de leurs appartements, prenaient la tête du cortège et, précédant leurs invités, se rendaient dans la Galerie des Fêtes où le couvert était dressé.

Le dîner durait une heure, montre en main ; on prenait le café dans la Galerie des Cartes et on se dispersait dans les grands salons qui lui font suite. C'était l'heure « dure à tuer, » suivant l'expression d'un vieux grognard de la vénerie impériale. On jouait aux petits jeux. Quand « ça languissait, » l'empereur daignait tourner gravement la manivelle d'un piano mécanique dont le répertoire se composait de trois airs : un quadrille, une valse et une polka.

Après la musique, les causeries commençaient.

L'impératrice, que rien n'intéressait autant que les récits de l'époque révolutionnaire ou de l'épopée napoléonienne, stimulait les narrateurs et s'ingéniait à donner de l'aplomb aux plus timides.

Un soir d'hiver, – les *Compiègnes* commençaient vers la Sainte-Eugénie et se prolongeaient jusqu'à Noël, – la souveraine, sentant s'épuiser la verve de ses conteurs habituels,

avisa le vieux général d'Olonne qui, de la soirée, n'avait pas proféré un mot :

— À vous, général, dit-elle, contez-nous une histoire...

— Moi ! Que Votre Majesté m'excuse, je n'en sais... ou plutôt je n'en sais qu'une... si lointaine... si naïve.

— Tant mieux, je n'aime que celles-là... Le nom du héros ?...

— Votre Majesté me permettra de ne le divulguer qu'à la fin... si je me tire de mon récit...

— Soit. C'est une histoire de guerre ? De révolution ?

— De guerre, oui...

— Bravo ! ce sont les plus belles...

— Et de révolution aussi, car celui auquel échet l'aventure était un orphelin de la façon de Robespierre : c'était un enfant, nommé Jean ; son père et sa mère avaient été arrêtés une nuit dans leur château de la Somme, traînés à Paris et guillotins. Le château même avait été envahi et pillé par les sans-culottes de Montdidier. Ces choses n'avaient pas laissé de trace dans l'esprit du petit Jean, âgé seulement de sept ou huit mois ; mais sa grand'mère maternelle, la vieille marquise d'Argueil, avait gardé, de ces événements tragiques, une impression ineffaçable ; elle avait fui, à demi-folle d'horreur, emportant son petit-fils. D'étape en étape, reculant devant les armées victorieuses de la République, la grand'mère et l'orphelin étaient ainsi parvenus jusqu'en Autriche ; certaine d'être là à l'abri des sans-culottes, la marquise s'était fixée à quelques heures de Brünn, sur les confins de la Moravie, où, rassemblant ses dernières ressources, elle avait fait l'acquisition d'un petit bien dans un village appelé Slibowitz.

C'est là que Jean grandit, entre son aïeule inconsolée et un saint prêtre, évadé des bagnes de la République. Il s'éleva, tant bien que mal, recueillant, de la marquise, les traditions de sa

famille, et recevant les leçons du prêtre, qui lui apprit un peu de latin et beaucoup de cantiques. En fait d'histoire, on ne lui enseigna qu'une chose : c'est que depuis la chute du trône des Bourbons, la France était tombée au dernier rang des nations, la vengeance divine l'ayant condamnée à disparaître de la surface du globe ; pour obéir à ce décret de la Providence, le peuple français, jadis si policé et si élégant, s'était transformé en une horde de cannibales qui se baignaient dans le sang humain et massacraient indistinctement tous ceux qu'ils soupçonnaient d'un restant d'honnêteté.

Lorsque Jean sortait de chez son précepteur, l'esprit hanté des noyades, des déportations, des tueries de Septembre, des égorgements de Lyon ou de Cambrai, il retrouvait chez sa grand'mère le même cauchemar dans le récit des visites domiciliaires, des arrestations, des guillotines, et de la mort sanglante de son père et de sa mère... Son imagination d'enfant lui représentait la France comme un cloaque qu'habitait une race d'hommes à moitié nus, velus, hirsutes, maniant de grands couteaux, grinçant des dents et dansant des sarabandes échevelées autour de la machine à tuer, dressée en permanence à tous les carrefours.

Il en frissonnait, le soir, dans son petit lit, en écoutant causer la tremblante marquise et le maigre abbé, qui se communiquaient, les yeux au ciel et les mains ballantes, les nouvelles apportées par la gazette. Jean apprit ainsi que ces démons de Français, lassés de l'anarchie, s'étaient donné pour chef un ogre, au nom fantastique et ridicule, un ogre qu'ils avaient fait venir de Corse, et en comparaison duquel Attila, le fléau de Dieu, n'était, au dire de l'abbé, qu'un placide et paternel bonhomme. L'enfant en rêvait la nuit et en restait préoccupé tout le jour.

— C'est loin, la France, grand'mère ? demandait-il pour se rassurer.

— Très loin, mon enfant, grâce à Dieu ! gémissait la pauvre dame.

— Et vous êtes sûre que l’ogre ne viendra pas nous chercher ici ?

— Dieu ne le permettra pas, sans doute.

— Nous fuirions, s’il devait venir, n’est-ce pas ?

— Hélas ! où fuir, mon cher petit ? Si l’Ogre de Corse venait jusqu’ici, c’est qu’il serait maître de toute la terre... et alors... et alors, ce serait la fin du monde et il ne nous resterait qu’à nous résigner...

— Je me suis embarqué là dans une sottise histoire, grommela le général, en esquivant un juron qui roula dans sa moustache.

— Pourquoi général ?

— D’abord parce qu’elle n’en finit pas...

En outre, ce qui advint au petit-fils de la marquise d’Argueil est arrivé à bien d’autres : ce n’était rien, pour l’Ogre, de conquérir le monde... Sa rude tâche fut de gagner, un par un, tous ces esprits hostiles, cuirassés de préventions, perclus de légendes, nourris de calomnies et de haines... Et j’enrage en songeant que ses ennemis les plus acharnés n’étaient ni les Prussiens, ni les Autrichiens, ni les Russes, mais les Français qu’il dut vaincre, sans autres armes que son prestige et sa gloire...

— Eh bien ! dites-nous, général, comment il triompha du jeune émigré dont vous nous évoquez l’enfance.

— Ah ! ça a l’air d’un conte de bonne femme... Enfin ! puisque j’ai commencé...

Je dois dire à Votre Majesté qu’avec l’âge, la curiosité, dans l’esprit du petit Jean, prenait la place de la terreur. Il avait toujours grand’peur, mais sa frayeur affectait une nouvelle

forme ; il aurait bien voulu savoir comment étaient bâtis ces monstres, qui, au dire de sa grand'mère et de son professeur, peuplaient le pays de France : le peu qu'il savait de leur chef, ce tyran sanguinaire et redoutable devant qui croulaient les murailles des forteresses ennemies et se débandaient les armées les plus aguerries, l'obsédait surtout comme un de ces épouvantails dont la hideur est attirante.

Tous les ancêtres de mon jeune héros avaient porté l'épée, et son petit cœur battait la charge dès qu'on parlait guerre, soldats et batailles rangées.

Il venait d'avoir douze ans, au mois de décembre 1805 : c'était l'enfant le plus ingénu et le plus docile qu'on pût rencontrer : pourtant, depuis quelques mois, son esprit était en éveil : on ne s'était pas caché pour parler devant lui des événements qui bouleversaient l'Europe : il savait que les Français avaient envahi l'Allemagne et s'étaient avancés jusqu'à Vienne : le village de Slibowitz, qu'il habitait, avait même été occupé, pendant bien des semaines, par un corps de soldats russes, accourus du Caucase à la rencontre de l'invasion. Jean avait couru les bivouacs, admiré les cosaques barbus, et s'était beaucoup étonné de leur rudesse et de leur indiscipline. Un soir, ils étaient montés sur leurs petits chevaux et s'étaient éloignés en brandissant leurs lances et en poussant des *hurrahs* ! Ils allaient se battre contre Bonaparte, et le lendemain, dès l'aube, on entendit en effet, au loin, du côté de Brünn, ronfler une canonnade qui ne prit fin que vers le soir.

Personne ne dormit cette nuit-là dans le bourg : on attendait des nouvelles. Vers deux heures du matin, les cosaques traversèrent le village, en tourbillon, à la débandade, et ne reparurent plus : un blessé, soigné chez le bourgmestre et qu'on interrogeait sur ce qui s'était passé, ne répétait obstinément que deux mots : *Der Teufel... Der Teufel...* (le diable, c'est le diable... !) On apprit seulement quelques jours plus tard que les Français étaient victorieux et que l'empereur d'Autriche implorait grâce...

La marquise d'Argueil, persuadée que la guillotine allait reparaître, en tremblait d'émotion et d'effroi ; l'abbé préparait ses bagages. Quant à Jean, il était à la fois consterné et satisfait : très inquiet de savoir l'Ogre si près de lui, et très fier pourtant à la pensée que ces robustes cosaques, à qui rien ne faisait peur, avaient été si prestement mis en déroute par les troupiers français. Quelle pouvait bien être l'allure de ces héros ? Quelle mine terrifiante possédaient-ils donc ? De quel tonnerre étaient-ils armés ? Et dans son impatience il aurait voulu voir, ne fût-ce qu'en image, ne fût-ce que sous forme de jouets, ces hommes terribles qui conquéraient ainsi l'Europe tambour battant. Mais il ne possédait en fait d'image, que la complainte du *Juif errant*, achetée d'un colporteur quelques semaines auparavant et son seul jeu guerrier était un petit fort en bois, gardé par des Turcs en carton, que l'abbé lui avait rapporté d'Olmütz à la Saint-Jean dernière. Sa curiosité s'aviva ainsi jusqu'à la Noël, et la veille de la fête, il prit une résolution : tandis que la marquise s'apprêtait pour la messe de minuit, il plaça, avant de se coucher, ses souliers devant l'âtre, et déposa près d'eux, bien en évidence, un feuillet blanc où, de sa plus belle main, il écrivit : *Petit Jésus, apportez-moi des soldats français*. Soit qu'il espérât que l'Enfant-Dieu prendrait la peine de passer par là pour opérer ce miracle, soit plutôt qu'il crût habile cette façon discrète de faire connaître à sa grand'mère le désir qu'il n'osait manifester plus ouvertement, il se coucha plein d'espoir et s'endormit.

Je dois dire qu'en rentrant des offices, vers cinq heures du matin, la vieille marquise ne songea même pas à jeter un regard du côté de la cheminée : elle venait d'apprendre que l'Ogre approchait et que ses éclaireurs avaient été vus, vers la tombée du jour, sur les hauteurs boisées qui dominant Slibowitz. Elle alla jusqu'au lit de Jean, dressé dans une alcôve au fond de l'unique salle dont se composait le rez-de-chaussée de la maison, murmura deux ou trois : *pauvre petit !* d'un ton de compassion attendrie, et se prépara à monter à sa chambre. Elle avait déjà gravi quelques marches de l'escalier quand un grand bruit se fit dans la rue : des piétinements de chevaux, des

appels, des chocs d'armes, et, aussitôt, des coups pressés, frappés à la porte de la maison.

La marquise n'eut pas la force de s'évanouir : elle recommanda son âme à Dieu et alla ouvrir la porte ; sur le seuil quelques hommes, qui lui parurent pour la plupart gigantesques, se tenaient couverts de grands manteaux à pèlerines et coiffés de bicornes dorés ; d'autres, en masse, restés à cheval, barraient la rue du village... Elle recula, les hommes entrèrent sans façon... L'un d'eux, le plus petit, s'avança vers elle et, d'une voix très douce lui dit :

— Excusez-nous, bonne vieille, nous aurons fini en quelques minutes.

Déjà les autres avaient tiré la table près de la cheminée, approché la lampe et étalé de grandes cartes.

— Voyez, Sire, dit l'un.

Celui qui l'avait appelée « bonne vieille » se pencha, le sourcil froncé, et elle comprit tout de suite que c'était lui... *l'Ogre !... Bonaparte !* Il était très simplement vêtu d'un pardessus gris bordé de fourrure ; ses compagnons, les manteaux jetés, étaient apparus chamarrés de la tête aux pieds, couverts de broderies, de rubans et d'étoiles... La marquise, écroulée sur les marches de l'escalier, s'apprêtait à bien mourir et se disait la prière des agonisants...

L'empereur releva la tête.

— C'est bien, fit-il.

Les officiers, docilement, replièrent les cartes ; lui s'approcha du feu mourant, s'assit sur un escabeau, saisit les pincettes et tisonna nerveusement. Puis il se prit le front dans les mains et resta songeur, les yeux fixes. Les aides de camp, derrière lui, se tenaient debout, immobiles, attendant ses ordres.

Ce silence se prolongea : l'empereur paraissait absorbé dans une profonde rêverie ; la marquise, à bout de force, se sentait défaillir, quand elle vit que l'Ogre remuait. — « Voilà le moment, » se dit-elle.

Bonaparte se penchait, l'œil fixé sur la feuille blanche posée en travers des petits souliers. Il la saisit et, à demi-voix, lut : « *Petit Jésus, apportez-moi des soldats français...* » Il releva le front.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il.

Puis appelant :

— Berthier ?

Un des généraux de la suite s'approcha.

— À quelle date sommes-nous ? Est-ce aujourd'hui Noël ?...

— Oui, Sire...

— Tiens ! c'est la nuit du réveillon... Qui donc habite cette maison ? Des Français ?...

Il se leva, le feuillet à la main, et vint à la marquise.

— Vous parlez français, bonne femme ?

— Oui, balbutia-t-elle... grâce !

L'empereur allait et venait par la chambre, il arriva ainsi au lit où dormait Jean.

— C'est cet enfant qui a écrit ce souhait ?... Il est Français, lui aussi ?...

— Oui, répéta la marquise, rassemblant ses forces... grâce pour lui, du moins...

L'empereur n'écoutait pas, il s'était penché sur le petit lit et regardait l'enfant dormir.

— Sortez-le du lit, sans le réveiller, si c'est possible ; et enveloppez-le bien, qu'il ne sente pas le froid...

Puis, se tournant vers la marquise :

— Je le prends, dit-il, on vous le ramènera tantôt...

— Seigneur ! s'écria l'aïeule en sanglotant...

Mais déjà Berthier avait sorti Jean de son lit et le roulait dans les couvertures. L'empereur, au seuil de la maison monta sur son cheval que tenait en main un mameluck. Le petit jour blanchissait le ciel : la vieille marquise, paralysée par la terreur, vit, de ses yeux noyés de larmes, l'aide de camp soulevant le petit Jean, le présenter à Bonaparte, qui, d'une voix très douce, presque tendre, répétait :

— Doucement, doucement, ne le réveillons pas.

Il le posa devant lui, sur le velours pourpre de sa selle et appuyant la tête de l'enfant contre sa poitrine, il disparut dans l'aube grise, suivi de son escorte.

Quand Jean, plus tard, rassemblait ses impressions de ce matin-là, il se souvenait avoir ouvert les yeux, aussitôt refermés, gros de sommeil. Son visage était enfoui dans la fourrure, il avait chaud, il se sentait bien, il lui semblait qu'on le berçait, et quelqu'un penché sur lui, répétait, d'un ton très bas :

— « Dors, mon petit, dors ! »

Puis il entendit tout à coup comme un bruit de tonnerre, il ouvrit les yeux, ébahi... Il était emporté, au grand galop d'un cheval, serré contre un homme qui, le tenant à bras-le-corps, le regardait tout souriant et répétait :

— N'aie pas peur !... Tu as demandé au petit Jésus des soldats français... En voilà !...

Et, dans la plaine, à perte de vue, s'alignaient des régiments merveilleux : lignes sombres de grenadiers, coiffés de bonnets d'ourson, auxquelles succédaient les lignes plus claires de voltigeurs ; puis les dragons rangés sur leurs chevaux qui saluaient de la tête ; puis les lanciers dont les flammes roses frissonnaient au vent du matin... Et, à mesure que le maître avançait, du fond des rangs montaient le grondement rythmé des tambours battant aux champs, les éclats des fanfares victorieuses, les cris formidables de toute l'armée acclamant son empereur ; au loin, le canon, solennellement tonnait, les baïonnettes étincelaient sous le soleil levant, et lui, grisé, les narines ouvertes, les lèvres souriantes, le front radieux, serrait l'enfant dans ses bras, et, de temps en temps disait :

— Tu vois, comme c'est beau !... n'est-ce pas que c'est beau ?...

Le général d'Olonne s'essuya les yeux, se tut un instant et reprit :

— Quand la revue fut terminée et que l'empereur m'eut remis aux mains...

— Comment, général, le petit Jean, c'était vous ?

— C'était moi. Majesté... je rentrai à Slibowitz dans l'état d'un être à qui Dieu a entr'ouvert la porte du ciel ; deux jours plus tard j'étais inscrit dans les pages et je prenais le chemin de Paris... C'est ainsi que ma carrière a commencé.

— Et la marquise ?

— Ma pauvre grand'mère m'avait cru mort, dévoré par l'Ogre... Quand je revins à la maison, je la trouvai préparant des vêtements de deuil, elle considérait comme un miracle que j'aie échappé à la cruauté du monstre... qui la fit d'ailleurs bientôt rayer de la liste des émigrés et qui lui rendit tous les biens de notre famille...

— De sorte ?

— De sorte qu'il n'eut pas de plus fervente admiratrice et de plus fidèle servante ; quand les Bourbons revinrent, en 1814, elle voulait émigrer de nouveau, assurant qu'elle ne pourrait pas vivre dans une France où Napoléon ne commandait plus...

— Elle se rallia pourtant à la Restauration ?

— Jamais ! Quand Louis XVIII lui fit des avances et l'invita aux réceptions des Tuileries, elle lui répondit : « Une femme à qui l'Empereur a accordé l'honneur de l'appeler *bonne vieille* n'ira pas se faire traiter de marquise par des ci-devant qui l'ont combattu... »

Et, du ton d'un homme pour qui le présent est sans attrait, le général d'Olonne, mélancoliquement, ajouta :

— Voilà pourtant les surprises que l'Enfant Jésus apportait aux petits Français de ce temps-là !